

EXTRAIT

Les énormes nuages noirs qui ont défilé tout le jour sur la Manche laissent à présent la place au soleil couchant qui dispense une lumière rose apaisante et les promeneurs ont décidé de faire halte afin d'admirer le spectacle. Mrs Balestier et sa fille ont pris possession d'un banc, Rudyard et Wolcott d'un autre, poursuivant leur interminable conciliabule. Depuis deux jours, ils ne parlent que du roman qu'ils vont écrire ensemble. Dans le train déjà, puis à bord du bateau secoué par la houle qui les amenait à l'île de Wight, ils ont pour ainsi dire privé la pauvre Caroline de toute attention, redevenus enfants, le verbe haut et gesticulant, Rudyard fumant comme une cheminée de paquebot et Wolcott s'extasiant de façon parfois exagérée sur les « trouvailles » de son éminent collaborateur. C'est à peine s'ils ont manifesté un peu d'intérêt pour la jolie maison basse louée par Mrs Balestier qui les attendait, près du feu, dans un petit salon lambrissé, les deux comploteurs trouvant refuge jusqu'au déjeuner dans la serre encombrée de plantes vertes qui rappellent à Rudyard sa maison de Bombay...

— N'oubliez pas que Miss Rockcliff passera nous voir après 8 heures, fait Mrs Balestier qui, prenant appui sur son alpenstock, se lève, rajustant les châles dont elle s'est harnachée en dépit de la douceur printanière.

Rudyard dresse l'oreille. Il a entendu parler de cette Rockcliff qui, dans son atelier londonien, fait poser les gens devant un appareil fixant leur image sur des plaques photographiques. Son oncle Burne-Jones et ses amis Swinburne et William Morris ont été immortalisés de la sorte. Il vient de comprendre que sa présence avait été signalée à Miss Rockcliff. L'île de Wight est un repère de célébrités – à commencer par la Reine dont il a ce matin longé en fiacre le palais d'été, le cocher affirmant avec fierté qu'on pouvait l'apercevoir aux beaux jours assise sur la grande pelouse, sous un grand parasol vert. Il grimace, se levant à son tour, grommelant dans sa moustache à l'intention de son ami qu'il déteste les gens célèbres. Wolcott ricane.

— Ne fais pas le difficile, mon cher... Je suis certain que tu t'y feras...

Ils croisent un groupe de pêcheurs qui rentrent du port, traînant un lourd chariot recouvert d'une bâche et qui dégage une odeur écœurante. Rudyard détourne la tête, les dames Balestier se couvrent le nez de leurs écharpes, ce qui amuse une petite fille dont le bonnet de dentelle blanche accentue le hâle.

Miss Rockcliff est venue, déguisée en bohémienne chic, demandant à boire du porto et fumant un des cigares de Rudyard. Elle a outrageusement congratulé celui-ci même si, semble-t-il, elle n'a jamais lu une ligne de sa prose, et lui a proposé de venir poser pour elle. Elle est repartie toutes voiles dehors et, comme il était 10 heures, tout le monde est allé se coucher.

Rudyard est allongé tout habillé sur le large divan de la chambre que Mrs Balestier lui a attribuée. Il est plongé dans la lecture d'un roman de Walter Besant puisé dans le sac de toile fatiguée qui lui vaut les moqueries de son toujours impeccable ami américain. Par la fenêtre entrouverte se fait entendre la rumeur de la marée montante, portée par une brise légère. Sans s'en rendre compte, le lecteur est en train de s'assoupir et le livre glisse de ses mains, se refermant de lui-même sur la courtepoincte.

Rudyard reprend subitement ses esprits, conscient d'une présence à son côté. Wolcott est assis au bord du lit, son visage noyé d'ombre penché vers lui.

— Tu dormais comme un enfant, j'étais sur le point de m'en aller... J'ai envie d'aller faire un petit tour au bord de l'eau. Tu viens avec moi ?

Sans un mot, Rudyard s'étire brièvement puis se lève.

Ils marchent sur la grève, le bruit de leurs pieds s'enfonçant dans les galets se confond avec celui du ressac. Rudyard, engourdi, suit Wolcott dont l'ombre est démesurément allongée par la lune. Cette grève lui en rappelle une autre, l'interminable plage des jours tristes de Southse... Chassant les images qui envahissent son esprit, il accélère sa marche pour rattraper son ami qui respire à pleins poumons.

Dans son dos, d'une voix essoufflée, Wolcott dit :

— J'ai été déniaisé par un matelot du port de Rochester, une nuit comme celle-ci, dans une sous-pente qui puait le goudron... Je n'ai pas beaucoup aimé cela mais j'avais tout fait pour que ça arrive et je n'en ai pas eu honte. Dès le lendemain, mes deux sœurs étaient informées de la chose...

Il s'arrête, se tourne vers Rudyard pour capter son regard, puis reprend :

— Il était blond comme ton Hans... Je l'ai revu plusieurs fois par la suite dans les ruelles malfamées mais il ne m'a même pas reconnu. Il y avait aussi des soldats en garnison dans un fort tout près de la ville...

Il rit brièvement puis recommence à fouler les galets de son pas cadencé. Rudyard s'efforce de se concentrer sur le bruit des vagues.

— Pourquoi rester si cachottier sur ta vie en Inde, vieux frère ? Quand nous écrirons ensemble, il faudra bien que tu me fasses partager tes secrets de... fabrication. Qu'en penses-tu ?

Est-ce le timbre de la voix de son ami qui lui a paru manquer un peu d'assurance ? Le vent de révolte que soulève en lui cette marche hors de l'espace et du temps habituels ? Toujours est-il que Rudyard fait un bond en avant, dépassant Wolcott devant lequel il se campe sur ses jambes écartées.:

— Mais mon pauvre ami, ne comprends-tu pas ce qu'a été ma vie en Inde ? Journaliste à la pige dans la chaleur et la poussière de la ville la plus insalubre du monde, plongeant et replongeant ma plume chauffée à blanc dans l'encre avec une telle frénésie que mes manches et les revers de ma belle veste blanche en étaient constellés. Et tu sais comment les petits malins de la rédaction, tous plus paresseux les uns que les autres, me surnommaient ? Le dalmatien ! Je t'assure que cela ne m'a jamais fait rire !

Les larmes aux yeux, Rudyard s'arrête un court instant pour reprendre son souffle.

— Finiras-tu par entendre que là-bas je n'ai pas *vécu*, mais seulement *écrit* ? Écrit sans relâche, tout en me gorgeant de la prose des autres, de la Bible et de Carlyle, de Montaigne et de la bonne Mme Gyp, de Shakespeare et de Browning, de Dickens et de ton compatriote Mark Twain ! Mes chers parents m'ont dressé à ce métier et je n'ai pas failli à la promesse que je leur ai faite. Écrire, je ne sais faire que cela, Wolcott, ne l'as-tu donc pas encore compris ?... Alors, je me suis inspiré de tout ce que je voyais autour de moi, de ce que j'entendais, de ces drôles de gens souriants et sales, de leurs dialectes attendrissants de beauté naïve, des histoires qu'ils me racontaient sans se faire prier et que je réécrivais à ma sauce. J'ai pondu de la copie pour la *Gazette* et le *Pioneer* qui me payaient avec un lance-pierres mais j'ai survécu à tout cela et me voilà maintenant, absurdement célèbre parce que je ne ressemble à aucun de ces messieurs d'Angleterre, bien habillés et repus de romans français réalistes... Mais qu'importe ! Maintenant, j'aimerais bien vivre !

Il se laisse choir sur les galets. Wolcott s'accroupit près de lui et, le prenant dans ses bras, le berce longuement comme un petit garçon.